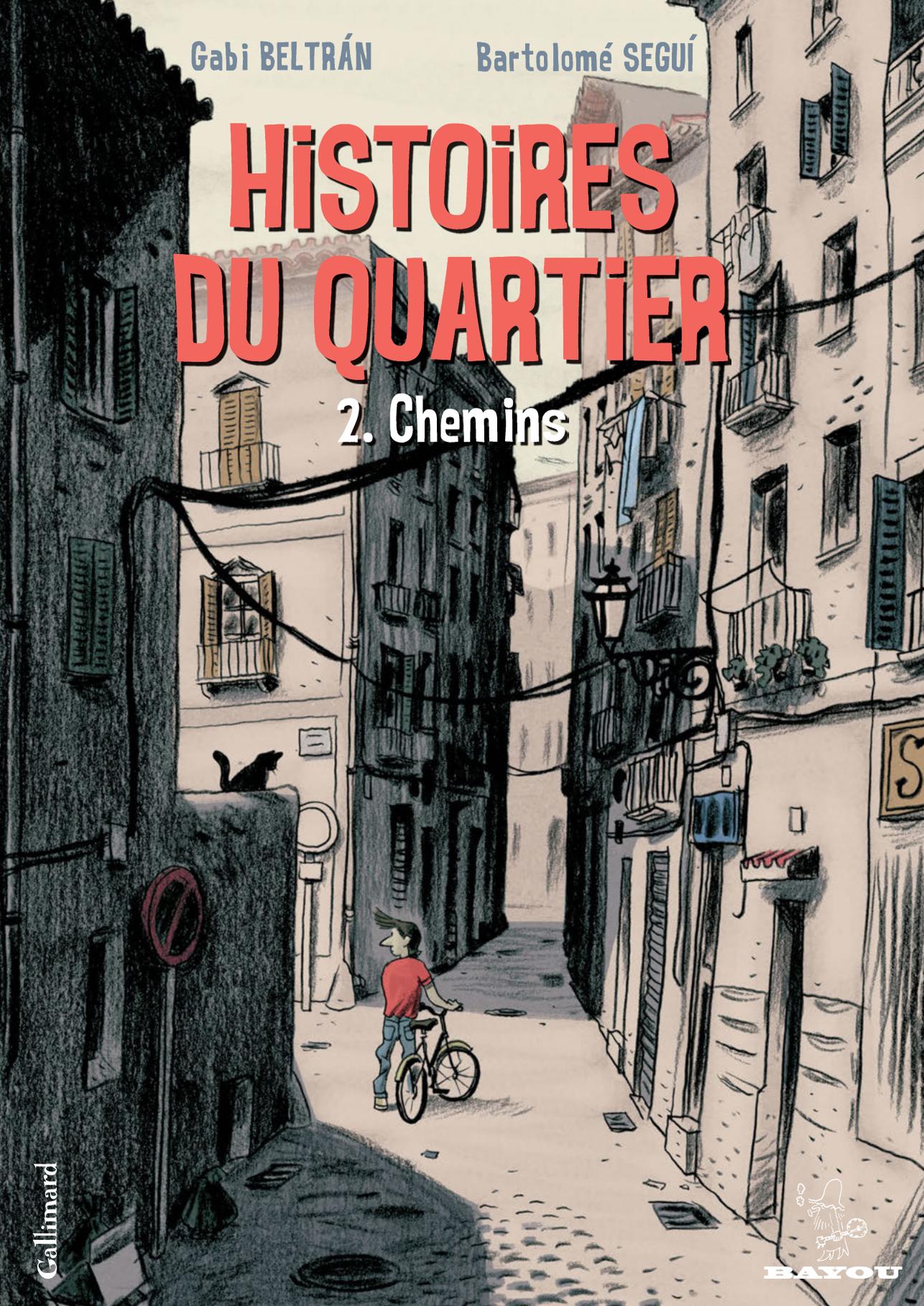


Gabi BELTRÁN

Bartolomé SEGUÍ

HISTOIRES DU QUARTIER

2. Chemins



Gallimard



BAYOU





HISTOIRES DU QUARTIER

Gabi BELTRÁN

Bartolomé SEGUÍ

HISTOIRES DU QUARTIER

2. Chemins



Traduit de l'espagnol par André Gabastou

Gallimard

Historias del barrio. Caminos © Gabi Beltrán et Bartolomé Seguí, 2014, pour le texte et les dessins.

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord des éditions Astiberri.

La publication de ce livre a bénéficié du soutien de l'Institut d'études baléares.



**institut d'estudis
baleàrics**

Culture des Îles Baléares



© Gallimard, 2015, pour la traduction française

N° d'édition : 280474

Dépôt légal : juin 2015

ISBN papier 978-2-07-066592-1 - ISBN numérique 978-2-07-505068-5

Imprimé en France par Pollina

Première édition

*Sachant que tu ne vaux rien,
la seule chose qui puisse gratifier ta vanité,
c'est de parier contre la mort.*

Don DeLillo

Mon père essaya, paraît-il, de m'étrangler quand j'avais deux ans. En fait, il tenta peut-être de m'asphyxier. Ou de me noyer. Je ne sais pas exactement. C'est compréhensible: je ne faisais que demander nourriture, amour et sécurité. Trop de choses à la fois. Ce qui peut faire perdre la tête à n'importe qui. C'est ma mère qui me l'a raconté. Il serait plus juste de dire que c'était ce qu'elle me lançait à la figure au beau milieu de n'importe quelle discussion. Un reproche en forme de fléchette. Je lui devais deux fois la vie: la première parce qu'elle me l'avait donnée, la seconde parce qu'elle avait empêché mon père de me la reprendre. Mais elle ne trouvait jamais le bon verbe. Étrangler, asphyxier, étouffer. Il variait selon les Optalidon qu'elle avait pris. J'avais alors quinze ans et ma tête était pleine d'idées absurdes sur ce que devaient être les relations familiales. Bonnes, selon moi. Aussi, quand quelque chose ne me convenait pas, je me cabrais et devenais presque violent. C'est dans ces moments-là que ma mère me lançait ses fléchettes-reproches. Puis elle disait que j'étais comme mon père: un salaud et un ingrat! Moi, je ne savais pas si mon père était un salaud, mais il était à mes yeux très clair que ma mère ne valait pas beaucoup mieux. Aussi, quand elle déversait toute sa bile et me comparait à lui, tout à coup, je me mettais à le défendre. En le défendant, je me défendais – du moins était-ce ce que je croyais. C'est la génétique qui fait marcher le monde et non pas l'argent. L'argent est chargé de faire des miracles. Mais des miracles, on n'en voyait pas beaucoup chez moi.





Béquilles

Ma grand-mère avait les yeux bleus, la peau douce et toute la souffrance du monde répartie dans ses os.

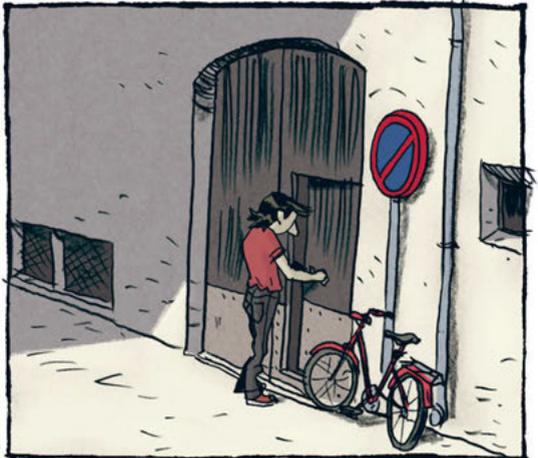
Elle avait aussi une énorme armoire qui grinçait en pleine nuit. Une armoire qui hébergeait toutes mes peurs.



Ma grand-mère était née en 1909 et, depuis sa plus tendre enfance, elle n'avait fait qu'une chose: tomber. Ses genoux étaient en verre, comme son regard transparent et limpide.



Un soir, ses béquilles lui ont joué un sale tour.



Ce jour-là, j'ai commencé à apprendre ce qu'était la dignité.



Je n'ai même pas essayé de la soulever: je savais que je ne pourrais pas. Ma grand-mère était aussi grande et épaisse qu'un chêne.





Je l'ai fait. Il lui a fallu plus de dix minutes pour se redresser.



Puis elle s'est assise dans le fauteuil...

...et s'est mise à rire.



Ha ha ha ha !
Personne te voit,
hein, Francisca ?

Ha ha ha ha...!



Ça va,
grand-mère ?
Tu saignes...

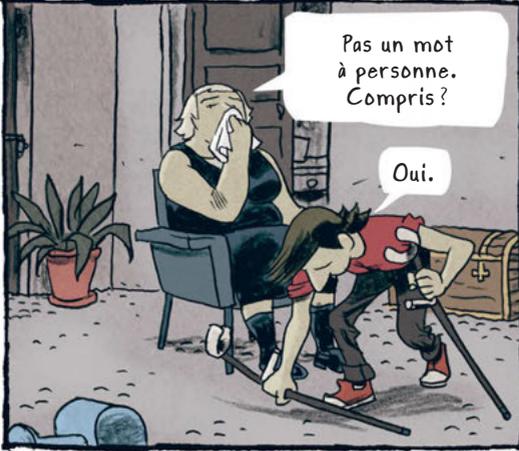


C'est bon,
c'est ce qui
prouve qu'on
est vivant...

J'ai des mouchoirs
sur ma table de
nuit. Ils sont à
côté des bonbons
à la menthe.
Va les chercher.

3

Je suis revenu avec les mouchoirs.
Ma grand-mère a épongé son sang.



J'ai tenu ma promesse.
J'ai compris que,
parfois, on tombe
seul et qu'on
doit se relever
de la même
manière...



Mais pendant
la nuit,
je suis allé
plusieurs
fois dans
sa chambre
voir si
tout
allait
bien.



5



Elles n'étaient pas croustillantes et elles baignaient dans l'huile, mais elles étaient délicieuses.



Je les adorais.



Ma grand-mère était pauvre. Tout le monde l'était. Soixante-dix ans de vie dans la pauvreté peuvent rendre n'importe qui haineux.



Mais pas ma grand-mère.



Ma mère me frappa très souvent. Très violemment. Je ne sens plus la douleur provoquée par ces coups. Si je sens quelque chose, c'est la douleur qu'elle devait ressentir en les donnant. Une façon d'éliminer le virus. Du moins momentanément. Mon dos est toujours aussi courbé et mon corps plus vieux et plus faible. Mais pas mon âme, qui est plus solide et plus imperméable. J'ai maintenant l'âge qu'elle avait quand elle me frappait et, comme elle le faisait, je porte mon fardeau et oblige parfois d'autres à en partager le poids. La seule différence entre nous, c'est que moi, je le sais, et que j'essaie de l'éviter. Je peux faire quelque chose qu'elle ne pouvait ni ne savait faire : tout quitter.

Et si, un jour, je le fais, ce sera sûrement pendant la nuit.

